

l'art après la guerre : Sandra Dagher, Lamia Joreige

Art after the War: Sandra Dagher, Lamia Joreige



Sandra Dagher et Lamia Joreige (© Beirut Art Center)

■ En 2000, à l'âge de 22 ans, Sandra Dagher quitte Paris pour se lancer à Beyrouth dans l'aventure de l'Espèce SD, une galerie multiforme ouverte à la création émergente. Elle ne s'intéresse pas beaucoup aux ventes mais se passionne pour la scène locale : « *Je ne suis pas sûre que j'aurais fait ce métier ailleurs qu'au Liban. Ici, je sentais qu'il y avait l'opportunité d'apporter quelque chose de différent.* » En septembre 2006, deux mois après la guerre entre Israël et le Liban, elle organise l'exposition *Nafas Beirut* (Respiration), en demandant aux artistes de montrer les travaux réalisés pendant les bombardements. En 2007, elle présente avec Saleh Barakat, directeur de la galerie Agial, le premier pavillon libanais de la biennale de Venise.

Lamia Joreige est une artiste reconnue pour des œuvres imprégnées de son expérience libanaise. Née en 1972, elle ne connaît pas le Liban d'avant la guerre : dans ses vidéos et ses installations, elle questionne poétiquement le lien entre l'intime et l'histoire, ainsi que l'impossibilité de représenter celle-ci de façon univoque. La série *Objects of War* (à partir de 1999) utilise le support d'un objet du quotidien pour réactiver le souvenir des années de conflit. Dans *Here and Perhaps Elsewhere* (2003), elle parcourt la ligne de démarcation entre Beyrouth Est et Ouest, et s'arrête sur les lieux d'anciens check-point, autrefois scènes de kidnappings et de crimes. Elle interroge les habitants – connaissent-ils quelqu'un qui a disparu à cet endroit ? – collectant autant de narrations subjectives, de témoignages sur la guerre et la mémoire.

Les deux jeunes femmes ne se rencontrent que fin 2004, pour discuter d'un projet de médiathèque. De leur conversation est né, cinq ans plus tard, le Beirut Art Center, un espace immaculé de 1 500 mètres carrés situé en pleine zone industrielle, doté d'une salle de projection, d'une médiathèque, d'une librairie et d'un café, et que ne renieraient pas New York, Los Angeles ou Berlin.

Dès cette discussion, explique Lamia Joreige, « nous étions en phase sur le

pourquoi et sur l'essence du projet ». D'abord, sur le constat d'un manque : certains artistes libanais étaient davantage vus à l'étranger qu'au Liban, faute d'espace pour les exposer. Le Liban accueillait des galeries commerciales et des événements de qualité, mais il n'offrait pas la permanence d'un espace dédié à l'art contemporain libanais et étranger, à but non lucratif, donc indépendant. Autre point d'accord : une structure collective, organisée autour d'un « conseil » chargé de la direction artistique, qui sera composé de Sandra Dagher, Lamia Joreige, Bassam Kahwagi, Rabih Mroué et Maria Ousseimi. Enfin, fondamentale, l'idée d'une plate-forme ouverte à différentes activités : une médiathèque qui présente des documents sur les artistes des pays arabes, de l'Iran, de la Turquie et de l'Arménie ; un auditorium pour organiser des performances, des concerts, des conférences, des projections. La régularité et le dynamisme de la programmation devaient permettre de démocratiser l'art au Liban et d'assumer des partis-pris parfois audacieux.

Dialogue thématique

Il s'agissait de Beyrouth, et rien ne fut simple. Entre cette conversation programmatique et l'ouverture du lieu en janvier 2009, les deux jeunes femmes ont dû affronter l'assassinat du premier ministre Rafic Hariri, une série d'attentats politiques, une guerre, un conflit armé interne, en mai 2008, et bien sûr la crise économique mondiale, alors qu'elles ne pouvaient compter, financièrement, sur aucun soutien public. Elles lancent une campagne de levée de fonds, interrompue par chaque événement. Les mécènes qui se sont engagés alors n'avaient pas de visibilité sur l'avenir du pays. Le financement du BAC fut entièrement privé, reposant à 30% sur l'apport d'entreprise, et à 70% sur des donateurs individuels ou des fondations. Quelques centres culturels étrangers et des fondations internationales ajoutent maintenant, ponctuellement, leur soutien. Les deux jeunes femmes ont également rencontré des difficultés plus



Beirut Art Center. Extérieur. (Ph. Nadim Asfar)



Beirut Art Center. Vue intérieure. (Ph. Agop Kanledjian)

■ Sandra Dagher left Paris for Beirut in 2000, at the age of 22, to open Espace SD, a multiform gallery specializing in young artists. She wasn't much interested in selling art; rather she was driven by a passion for the local art scene. "I'm not sure I would have taken up this business anywhere else but in Lebanon. I felt that being here would give me a chance to contribute something different." In September 2006, two months after the war between Israel and Lebanon, she held an exhibition called *Nafas Beirut* (Breathe, Beirut). She asked artists to show work they made during the bombardments. In 2007, with Saleh Barakat, director of the Agial gallery, she organized the first Lebanese pavilion at the Venice Biennale.

Lamia Joreige is known for artwork infused with her own experience. Born in 1972, that experience did not include prewar Lebanon. Her videos and installations poetically interrogate the link between the personal and the historical, as well as the impossibility of representing history any way but unambiguously. Her series *Objects of War* (1999 *et seq*) uses everyday objects to reactivate memories of the civil conflict. In *Here and Perhaps Elsewhere* (2003) she walks along the demarcation line between East and West Beirut, and stops at the former checkpoints, once the scenes of kidnapping and other crimes. She questions the local people ("Do you

know anyone who disappeared here?"), collecting subjective narratives that bear witness to both war and memory.

These two young women didn't meet until the end of 2004, when they discussed plans for a multimedia library. These conversations led, five years later, to the establishment of the Beirut Art Center, an immaculate 1,500-square-meter space located in the middle of an industrial area. With a projection room, media and print libraries and a café, it's a place New York, Los Angeles or Berlin wouldn't sneer at. From the moment of that first discussion, Joreige recounts, "We were on the same wavelength on the reasons for the project and its essence." Above all they agreed on what was missing in Lebanon. Some of its artists showed their work more abroad than at home, simply because there was no place to do so. The country boasted world-class commercial galleries and art events, but it had no permanent non-profit and therefore independent venue dedicated to contemporary Lebanese and foreign work. Another thing they agreed on was the need for a collective organization led by a "council" that would replace the usual one-person artistic director. Eventually that body would be comprised of Dagher, Joreige, Bassam Kahwagi, Rabih Mroué and Maria Ousseimi. Finally, and most basically, they agreed that it would host a multiplicity of activities, with a media library offering access to resources on artists from the Arab countries, Iran, Turkey and Armenia, and an auditorium for performances, concerts, lectures and film showings. Its regular, dynamic programming would help democratize Lebanese art and take sometimes pretty daring positions. But nothing is simple in Beirut. Between this conceptual conversation and the center's opening in January 2009 the two women had to deal with things like the assassination of Prime Minister Rafic Hariri, a series of politically-motivated bombings, a war, an internal armed conflict in May 2008 and of course the world financial crisis. They had no public financial support to rely on. Events continually interrupted the fundraising campaign they had launched. The backers who had promised support lost confidence in the country's future. The BAC's financing came entirely from the private sector, about 30 percent of that corporate and the rest from individual donors and foundations. A few art centers abroad and in-



Emily Jacir. « Where We Come From ? », 2001-2003. 30 textes, 32 photographies couleur, 1 vidéotext. (Court. Alexander and Bonin). 30 texts, 32 c-prints, 1 video-text

privées. Sandra Dagher, qui avait pris dès juin 2006 la décision de fermer l'espace SD et de se consacrer, sans pouvoir encore en parler, à la réalisation du BAC, a dû affronter l'incompréhension d'un public qui s'est senti abandonné, après l'exposition *Nafas Beirut*, en réponse à la guerre. En même temps, l'exposition, par sa spontanéité, a galvanisé la jeune femme. « *C'est un moment très fort. C'est l'exposition qui m'a le plus marquée, aussi pour ce qu'elle voulait dire : nous sommes encore là, rien ne s'arrête et on reprend tout de suite.* » Lamia Joreige, pour sa part, doit concilier création artistique et projet du centre. « *Je continuais d'exposer mais, régulièrement, je me demandais si je n'étais pas en train de me tromper. Bien sûr, ma pratique s'est ralentie, mais cela en vaut la peine. Car ce projet est aussi un geste politique très important* », en résonance avec son travail artistique.

Sandra Dagher est désormais directrice du centre et Lamia Joreige, directrice de la médiathèque, prend en charge la programmation vidéo et une partie des activités. Elles se font écho pour souligner leur complémentarité et le caractère indispensable de leur collaboration, une première pour toutes les deux. Après un an de fonctionnement, le BAC a su tenir son rythme et son pari d'une programmation rigoureuse et pointue : quatre expositions, *Closer* en ouverture, autour du thème de l'intimité ; *The road to Peace*, conçue par Saleh Barakat, sur le traitement artistique de la guerre pendant la guerre ; *Exposure 2009*, une présentation collective, qui sera annuelle, d'artistes émergents ; *Earth of Endless Secret*, *Writing for a Posterior Time* d'Akraam Zaatri, dont ce fut la première exposition en solo au Liban. Les directrices du BAC sont motivées par l'histoire de leur pays et le soutien à la création régionale. Elles n'en refu-

sent pas moins l'idée d'une programmation identitaire, mais lui préfèrent un dialogue thématique entre artistes de différents horizons.

Conformément au projet initial, le BAC a accueilli chaque semaine des conférences, des performances, des concerts, des projections (court-métrages, cycle Johan Van der Keuken...), souvent en relation avec l'exposition en cours. La diversité des invités, du groupe LIGNA au philosophe et artiste Jalal Toufic, a permis d'agréger différents publics. Le BAC accueille en moyenne trente personnes par jour, sans compter les visites scolaires. « *C'est un public diversifié, qui compte aussi beaucoup de jeunes* », explique Sandra Dagher. « *Cela me motive énormément. C'est cette génération qu'il faut intéresser. L'art et la culture sont des formes d'ouverture à la tolérance.* »

Pour Lamia Joreige, de retour d'une résidence à Londres à l'invitation de la fondation Delfina, le défi consista bien sûr à concilier le BAC avec sa création artistique. Pour la biennale de Sharjah, en mars 2009, elle a réalisé une pièce interactive composée de neuf chambres, *3 Triptychs* (2009). « *J'ai terminé ma pièce la plus importante en terme de réalisation, en même temps pratiquement que le centre* » ; « *Si je n'ai pas de vide après une exposition, vais-je pouvoir repartir ? Je me pose ces questions.* » Mais « *tous les artistes dans le monde travaillent. Le plus souvent, ils enseignent. Le centre, c'est un travail qui apporte beaucoup à ma pratique artistique. La seule chose, c'est que c'est tellement gratifiant qu'il y a une difficulté à mettre une limite.* » ■

Sabine Le Stum

Expositions en cours / *Current exhibitions*: Emily Jacir (artiste palestinienne) et Walid Sadek (artiste libanais), jusqu'au 9 avril/ *april 9*.

Info : info@beirutartcenter.org

Go to Haifa and play soccer with the first Palestinian boy you see on the street.

I have never been there, unfortunately, but you bet it will be the first place I go to, if and when, I get my American passport. If I go to Israel, and my passport shows that I have been there, it would limit my ability to visit my family in Lebanon which is a must at the moment.

-Hana
Born in Beirut, living in Houston, TX
Lebanese Passport
Father and Mother from Haifa
(both exiled in 1948)

Note: I played soccer with a boy named Kamel in the Haifa neighborhood of Haifa.

إذهبى إلى حيفا و العبى كرة القدم مع أول ولد فلسطيني ترونه في الطريق.

للأسف لم أذهب إلى هناك أبداً، ولكن بالتأكيد، ستكون فلسطين أول مكان أذهب إليه إذا ما حصلت على جواز سفر أمريكي. إذا ذهبت إلى إسرائيل وتظهر هذا في جواز سفرى، فإن هذا سيحد من إمكانية زيارة عائلتى في لبنان. وهذا أمر ضرورى جدا في الوقت الحاضر.

- هانا
من مواليد بيروت، و تعيش في هيوستن، تكساس
مواطنة لبنانية
الأب والأم من حيفا
(كلاهما غادرا عام 1948)

ملاحظة: لعبت كرة القدم مع ولد اسمه كامل في منطقة حيفا في حيفا.

ternational foundations now add their support from time to time.

The two have also had issues in their private lives. In June 2006 Dagher decided to close the Espace SD and devote her energy to the future BAC. Because she was not yet able to discuss it publicly, she had to face the disappointment of people who felt abandoned after the *Nafas Beirut* exhibition responded to the war. But the spontaneous energy of that show had galvanized her. "It was a very moving experience. I've never felt the same about any other exhibition. It said to people; we're still here, nothing is stopping us and we'll go on." Joreige, for her part, had to reconcile her own art career with work for the planned center. "I continued to show my work but I was constantly asking myself if I had made the right decision. Of course my practice slowed down, but it was worth it. This project is a very important political act" that corresponds perfectly to her art production.

Dagher is now the center's director. Joreige, director of the media library, is in charge of programming video showings and some other activities. They often complete each other's sentences, as if to demonstrate their complementarity and the indispensability of their partnership, a first for both of them. A year after its opening the BAC has been able to maintain the rhythm, rigor and cutting-edge quality of its exhibitions: *Closer*, its inaugural show, on the subject of intimacy; *The Road to Peace*, curated by Barakat, on how artists saw the war when it was still going on; *Exposure 2009*, a collective show of work by emerging arts, which had to be cancelled; and *Earth of Endless Secret Writing for a Posterior Time*, Akraam Zaatri's

first solo show in Lebanon. The BAC's two directors are motivated by the history of their country and the need to support regional artists. They aren't opposed to identity-based shows but prefer to encourage thematic dialogue among artists from different backgrounds. Fulfilling its initial plans, the BAC holds weekly lectures, performances, concerts, projections (film shorts, a cycle of work by Johan Van der Keuken, etc.), often in relation to the current exhibition. The diversity of the guests, from the LIGNA group to artist/philosopher Jalal Toufic, has brought together different audiences. The BAC has thirty visitors a day on average, without counting school visits. "Our visitors are diverse, and many of them are young," Dagher explains. "I find that enormously motivating. That's the generation we need to attract. Art and culture help people become more open-minded."

Joreige, just back from a residence in London sponsored by the Delfina Foundation, continues to face the challenge of balancing the BAC with her own practice. For the March 2009 Sharjah Biennial she made an interactive piece made up of nine chambers, called *3 Triptychs* (2009). "I finished what was my biggest piece, in terms of the work involved, at practically the same time as the center opened... If I don't have any downtime after a show, will I be able to get started again? These are questions I ask myself... [But] every artist in the world works. Usually they teach. My work at the center contributes a great deal to my work as an artist. The only problem I have is that it's so gratifying that sometimes it's hard to stop." ■

Sabine Le Stum
Translation, L-S Torgoff